

SPECTACLES.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi, 6 Août, on a donné la première représentation des *Deux Jumeaux de Bergame*, Comédie en un Acte & en prose.

Ces deux Jumeaux sont deux Arlequins. L'un d'eux est absent, mais on l'attend d'un moment à l'autre. Le second est sur le point d'épouser Rosette, sa maîtresse, qui lui a promis son portrait. Il est encore aimé d'une jeune personne nommée Nérine, à qui Rosette a inspiré la plus forte jalousie. Le retour de l'Arlequin absent produit un quiproquo sur lequel est établie toute l'intrigue de l'Ouvrage. Rosette, trompée par la ressemblance, donne son portrait à celui-ci, croyant le donner à son frère. A peine a-t'il reçu ce présent inattendu, que la jalouse Nérine le lui arrache avec colère. L'amant de Rosette prie sa maîtresse de lui tenir parole. Débat entre eux à ce sujet. L'une dit avoir donné, l'autre prétend n'avoir pas reçu. La nuit vient, le premier Arlequin fait le guet à la porte de Rosette. Un moment après, son frère vient chanter sous la fenêtre de la beauté qu'il a trouvée si prévenante. A la fin de sa chanson, il est maltraité par son frère, que la jalousie rend furieux; au bruit de leur combat, Rosette arrive: on apporte des flambeaux; les deux

frères se reconnoissent; la cause des méprises est éclaircie; Rosette épouse l'aîné des Arlequins, & Nérine consent à donner la main au second.

On trouve dans les *Mémoires de Gaudence de Lucques*, un épisode intéressant, dont le fonds ressemble beaucoup à celui de la Comédie dont nous rendons compte. Elle a eu beaucoup de succès. On y remarque des situations plaisantes, des idées fines & agréables; de la naïveté, de l'esprit & de l'intérêt. Il faut pourtant avouer que le rapport qui existe entre son intrigue & celles de quelques autres Ouvrages connus, diminue un peu le mérite de celle-ci. Les *Ménechmes* de Rotrou, ceux de Regnard, le *Rival* par ressemblance de M. Palissot, les deux *Alcandres* de Boisrobert, &c. sont autant de Comédies dont le nœud est fondé sur la ressemblance de deux personnages, & dont le dénouement est opéré par une reconnoissance. Cette fin, toujours attendue, toujours prévue par le Spectateur, en ôtant quelque chose à la curiosité, atténue une partie de l'effet que doit produire toute la catastrophe dramatique, sur-tout quand elle est complète. Il est peut-être tems d'abandonner sans retour toutes les intrigues de cette nature. Ce n'est pas qu'il soit impossible, avec des ressources dans l'esprit, d'en tirer quelques situations nouvelles, & d'y fixer l'attention par des développemens inconnus, par des détails piquans & agréables; mais le véritable talent ne doit point se bor-

ner à-marcher sur les traces des autres; c'est en créant qu'il se fait connoître & qu'il doit chercher à mériter des hommages. Nous avons cru retrouver dans les deux Jumeaux le faire & le style d'un Auteur qui a déjà eu des succès à la Comédie Italienne, & nous desirons fort que nos conjectures se trouvent justes; car c'est positivement à lui que nous avons voulu adresser les réflexions qui précèdent. Ses essais dramatiques ont annoncé de grandes dispositions au talent: nous l'invitons à tenir compte aux Amateurs des suffrages qu'ils lui ont accordés, à remplir les espérances qu'il leur a fait concevoir.

G R A V U R E S .

NOUVELLE Carte du Diocèse de Paris, dédiée à Mgr. Antoine-Éléonore-Léon le Clerc de Juigné, Archevêque de Paris, Duc de S. Cloud, Pair de France. Cette Carte est dressée d'après la grande Carte de l'Académie, & d'après le Pouillé de l'Archevêché & celui du Chapitre, par M. Dupain-Triel, Géographe du ROI & de MONSIEUR, Cloître Notre-Dame. Prix, 1 liv. 10 sols.

Antiquités d'Herculanum, Tome II, N^o. 3. A Paris, chez M. David, Graveur, rue des Noyers, n^o. 17.

Vue de Montbard, dédiée à M. le Comte de Buffon, Intendant du Jardin du Roi, dessinée par L. Signy, Architecte, & gravée par M. Piquenot. Prix, 2 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis la Jussienne; Piquenot, Graveur, rue de l'Observance; Chéreau, rue des Mathurins; & Isabey, quai de Sévres.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

DISSERTATION sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes, simples ou graves, suivie d'Observations raisonnées sur la complication du vice vénérien & scorbutique; par M. Lombard, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien Chirurgien - Major, &c. in-8°. de 160 pages. Prix, 1 livre 4 sols broché. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Réflexions sur la section de la symphise des os pubis, suivies d'Observations sur l'emploi de l'alkali volatil dans le traitement des maladies vénériennes, par M. Desgranges, Gradué, Membre du Collège Royal de Chirurgie de Lyon, in-8°. de 59 pages. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Réflexions sur la nature & le traitement de la Maladie qui règne dans le haut Languedoc, lues dans la Séance tenue au Louvre par la Société Royale de Médecine le 4 Juin 1782, & publiées par Nosseigneurs les États de Languedoc, in-4°. de 15 pages. A Paris, de l'Imprimerie de Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Nouvelles recherches sur l'économie animale, par M. Vignaud, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, in-8°. de 388 pages. Prix, 3 liv. 5 sols. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins; Cailleau, Libraire, rue Galande; & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

Histoire Naturelle de la Provence, contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans les règnes végé-

192 MERCURE

tal, minéral, animal, & la partie Géoponique; par M. Darluc, Docteur en Médecine, Professeur de Botanique en l'Université d'Aix, de la Société Royale de Médecine, Tome premier, in-8°. de 523 pages. Prix, 5 livres broché. A Avignon, chez J. J. Niel, Imprimeur-Libraire, rue de la Balance; & à Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

Lettre à un Savant en réponse à la lettre critique insérée au n°. 123 du Journal de Paris, contre l'Usure cinéraire d'Alexis Comnène II, in-8°. de 24 pages. Prix, 15 sols. A Crépiſonde; & se trouve à Paris, au Palais Royal; & chez l'Auteur, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, n°. 27, au second.

Nouvelle Géographie destinée au Cours d'Éducation des Demoiselles & des jeunes Messieurs qui ne veulent pas apprendre le Latin, par M. Wandelaincourt, ancien Préfet & Professeur au Collège de Verdun. A Rouen, chez Leboucher le jeune, Libraire, rue Ganterie; & à Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande.

T A B L E.

<i>V</i> ERS de Mlle Aurore,	145	<i>ſonné de Jurisprudence Ci-</i>	
<i>Réponse,</i>	147	<i>vile, Criminelle, &c.</i>	174
<i>A M. de Saint-Auge,</i>	148	<i>Les Après-Soupers de la So-</i>	
<i>Réponse,</i>	149	<i>cité,</i>	184
<i>Lettre à M. Groſſet,</i>	150	<i>Comédie Italienne,</i>	188
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	173	<i>Gravures,</i>	190
<i>Répertoire univerſel & rai-</i>		<i>Annances Liſtraires,</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI vu, par-ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Manuscrit de France*, pour le Samedi 24 Août. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 23 Août 1782. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 31 AOUT 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE à M. DE S. E.

J'ALLOIS, plein d'un zèle indiscret,
Chanter les âges de la vie ;

Mais j'ai mieux pesé ce projet.

Votre amitié qui m'y convie,

Pour trop de gloire m'a cru fait,

Dans les prés la simple Pensée

Peut quelquefois plaire un moment ;

Mais dans un parterre brillant

Elle seroit trop éclipsée.

Croyez, d'ailleurs, que peu tenté

De tous ces vains honneurs qu'on prise,

Je garderai pour ma devise,

Moins d'éclat, plus de liberté.

La gloire, incertaine & volage,

Pour un éni, fait cent martyrs ;

N°. 35, 31 Aout 1782.

I

De vrais tourmens, de faux plaisirs
 En font l'ordinaire partage,
 Et je n'ai plus dans mes loifirs
 Que le feul projet d'être fage.

(Par M. *Augufte Gaude.*)

R É P O N S E.

AMi, quand votre modeltie
 Se refuse à chanter l'harmonieux accord
 Des âges divers de la vie,
 Permettez que je vous le die,
 Je penfe que vous avez tort.
 Mais quand vous préférez la liberté paisible
 Et les plaisirs qu'un cœur fenfible
 Savoure en la jeune faifon,
 Je crois que vous avez raifon.

POUR moi, furchargé de fept luftres,
 Je ferois des vœux fuperflus,
 Pour entrer au rang des Illuftres,
 A la Cour d'Apollon, aux bofquets de Vénus.

ADIEU vous dis, gloire trop chère,
 Fantôme brillant & facré,
 Dans mon cœur toujours adoré.
 Et vous, Amours, troupe légère,
 Vous que j'ofai fervir en ma jeune faifon,
 Fuyez, cédez la place à la fageffe aufière ;

Il faut bien, ne pouvant mieux faire,
En revenir à la raison.

COUPLETS à une jolie Marchande de Modes, qui avoit donné à l'Auteur un Serre-tête couleur de rose.

AIR: On compteroit les Diamans.

TO U T s'embellit par tes attraits ;
Il n'en n'est point que tu n'effaces.
Oui, de ton atelier tu fais
Le temple du goût & des grâces.
Ta main, pour parer mille objets,
De l'art épuise l'imposture ;
Mais l'art peut-il donner jamais
Ce que tu tiens de la Nature ?

MA I S c'est peu d'orner par tes soins
Le sexe charmant qu'on adore :
Je vois que tu n'en fais pas moins
Pour embellir le nôtre encore.
Oui, pour moi la plus belle main
Du plus joli ruban dispose ;
Qu'il rend bien l'éclat de ton teint,
Puisqu'il a celui de la rose !

(Par M. Damas.)

*ENVOI d'un Bouquet de Bluets à
Madame P.... le jour de sa Fête.*

Sur l'Air : Je suis Lindor.

LE lys superbe indique une âme fière :

Un jeune fat prodigue le muguet ;

L'indifférent , l'anémone ou l'œillet ;

Au tendre amant la rose est la plus chère.

C'EST le bluet que pour vous ma main cueille ;

D'un simple cœur il exprime les vœux ;

Douce amitié , c'est ton emblème heureux :

Jamais serpent n'est caché sous sa feuille.

(Par M. Coutouly fils.)

*QUATRAIN pour le Portrait de Mlle
DE M** , au Château de M** , près
Vendôme.*

L'ESPRIT sourit, la bonté brille,

Sur ce front, dans ces yeux aussi purs que le jour ;

Et c'est par un air de famille

Que le portrait ressemble au portrait de l'Amour.

(Par M. Béranger.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Ombre*; celui du Logogryphe est *Gibraltar*, où se trouvent *l'art, abri, bât, rabat, lit, Baal, grabat, air, balai, la, bâtir.*

É N I G M E.

JE fais souvent du bien, le plus souvent du mal;
En tout temps, en tout lieu, de moi l'on fait usage;
Je délecte le fou, j'amuse aussi le sage;
Celui qui m'inventa, c'est l'esprit infernal.
Cinq lettres seulement composent tout mon être;
Du Moine, de l'Abbé, du sexe si malin,
A chaque heure du jour je passe par la main.
Lecteur, je t'en ai dit assez pour me connoître.
Je produis dans l'État les plus tristes effets;
Car, il faut l'avouer, je suis bien haïssable;
De tout homme occupé, le jouet & la fable,
La seule ambition soutient mes intérêts.

(Par M. Rouyer, de Nantes.)



L O G O G R Y P H E.

LORSQUE la nuit, le front orné d'étoiles,
 Vient sur son char parfumé de saphirs,
 Envelopper l'Univers de ses voiles,
 Du malheureux je m'impe^{te} les soupirs,
 Il m'appelle, & je le console.

J'ai deux pieds, & tu peux rencontrer dans mon sein
 La Nymphé que Junon fit garder à dessein ;
 Ce qu'il faut deux-cent fois pour faire une pistole ;
 La fille de Thémis, ce qu'elle a pour symbole ;
 Le nom de ces oiseaux qui furent autrefois
 Propices aux Romains, funestes aux Gaulois ;
 Un instrument à dents ; un terme numérique ;
 Le sédiment qu'on trouve au fond d'une barrique ;
 Un produit de l'abeille, & trois notes de chant.
 Je t'échappe, Lecteur, peut-être en me cherchant.

(Par M. Lagache fils, à Amiens.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

VIE du Dauphin , père de Louis XV , écrite sur les Mémoires de la Cour , enrichie des Écrits du même Prince , par M. l'Abbé Proyart , des Académies d'Angers , de Montauban , d'Offembourg & de Rome , Principal du Collège Royal du Puy. Aux dépens de l'Auteur , & se vend à Paris , chez la Veuve Hérisant , rue Neuve Notre-Dame ; & Théoph. Barrois jeune , Libraire , rue du Hurepoix , 1752. 2 Vol. in-12. Prix , 6 liv. reliés.

C'EST du digne Élève de Beauvilliers & de Fénelon qu'il s'agit dans cet Ouvrage. A sa naissance (arrivée le 6 Août 1682) les Peuples semblèrent prévoir combien ils lui seroient chers un jour , combien ce jeune Prince , qui ne devoit jamais les gouverner , s'occueroit de leur bonheur. Les vœux publics semblèrent dire au Ciel :

*Hunc saltem everso juvenem succurrere saclo
Ne prohibe.*

« J'étois présent , dit l'Abbé de Choisy ;
» à la naissance de Monseigneur & à celle
» de M. le Duc de Bourgogne : je remar-
» quai une différence notable entre joie &

» joie. On eut de la joie à la naissance de
 » Monseigneur; mais à la naissance de M.
 » le Duc de Bourgogne on devint presque
 » fou, chacun se donnoit la liberté d'em-
 » brasser le Roi. La foule le porta depuis la
 » Sur-Intendance, où Madame la Dauphine
 » accoucha, jusqu'à ses appartemens. Il se
 » laissoit embrasser par qui vouloit. Le bas
 » peuple paroissoit hors de sens.... Ils firent
 » un grand feu dans la cour de la galerie des
 » Princes, & y jetèrent une partie des lam-
 »bris & des parquets destinés pour la grande
 » galerie. Bontemps tout en colère le vint
 » dire au Roi, qui se mit à rire, & dit:
 » *Qu'on les laisse se réjouir, nous aurons*
 » *d'autres parquets.* »

Dans les Éloges de Fénelon, envoyés au
 Concours de 1771 à l'Académie Française,
 on a exposé plusieurs détails précieux de
 l'éducation de M. le Duc de Bourgogne; on
 a dit par quels artifices ingénieux ses Maîtres
 combattoient les défauts naissans de son ca-
 ractère; on en trouve ici quelques exemples
 remarquables.

Le Prince avoit de la disposition à la co-
 lère, & , selon l'usage, il se livroit à cette
 disposition. Il dit un jour avec hauteur à M.
 de Fénelon: " Je ne me laisse point com-
 » mander: je fais ce que je suis & ce que
 » vous êtes. " Il faut voir dans l'Ouvrage
 même, Tome I, pages 12 & 13, comment,
 quand le Prince fut de sang-froid, M. de
 Fénelon lui fit connoître qu'il ne savoit ni

qui il étoit , ni qui étoit son Précepteur , & comment il le corrigea pour toujours de tenir de semblables propos.

Un jour que le Prince avoit battu son Valet-de-Chambre , il s'arrêtoit à considérer les outils d'un Menuisier qui travailloit dans son appartement ; l'Ouvrier , instruit par Fénelon , dit brutalement au Prince de passer son chemin & de le laisser travailler ; le Prince se fâcha , le Menuisier redoubla de brutalité , & s'emportant jusqu'à la menace , lui dit : *Retirez-vous , mon Prince , quand je suis en fureur , je ne connois personne.* Le Prince courut dire à M. de Fénelon qu'on avoit introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. « C'est un bien bon Ouvrier , dit froidement Fénelon ; son unique défaut est de se livrer à la colère. Le Prince insista sur la méchanceté de cet homme. « Écoutez , lui dit Fénelon , vous l'appellez méchant , parce qu'il vous a menacé dans un moment où vous le détourniez de son travail ; comment nommerez-vous un Prince qui battrait son Valet-de-Chambre dans le temps même que celui-ci lui rendroit des services ? »

Une autre fois , après un nouvel emportement du Prince , tous ceux qui l'aborderoient parurent surpris & effrayés du mauvais visage qu'ils lui trouvoient ; tous lui demandoient des nouvelles de sa santé avec un air d'inquiétude & de compassion ; Fagon vint , lui tâta le pouls , parut réfléchir pro-

fondément sur la nature & les causes de la maladie, & finit par lui dire: « Avouez-
 » moi la vérité, mon-Prince, ne vous se-
 » riez-vous pas livré à quelques emporte-
 » mens? Vous l'avez deviné, s'écria le Duc
 » de Bourgogne; mais est-ce que cela peut
 » rendre malade? « Alors Fagon se mit à
 lui expliquer les effets physiques de la co-
 lère, qui peuvent aller quelquefois jusqu'à
 la mort subite.

Avoit-il fait quelque faute grave, il ne
 sortoit plus de son appartement, il ne voyoit
 plus le Roi ni personne de la Famille Royale.
 On vouloit que tout lui manquât dès que
 lui-même il manquoit à ses devoirs. Per-
 sonne ne paroïssoit entrer dans ses peines,
 personne ne lui disoit un mot de consola-
 tion; il n'en trouvoit que dans l'aveu de ses
 torts, & la promesse de les réparer.

Avec quel soin il faut veiller sur l'enfance,
 & combien il faut prendre garde aux leçons
 même qu'on lui donne, de peur de la pré-
 cipiter dans un défaut en la corrigeant d'un
 autre! On avoit souvent dit au Duc de Bour-
 gogne qu'il falloit souffrir avec constance &
 sans se plaindre, que pleurer sur tout étoit
 une marque de foiblesse à peine pardonna-
 ble à l'enfance; dès-lors il forma la résolu-
 tion de ne plus pleurer, sans distinguer les
 cas ni les sujets. Un jour on lisoit devant lui
 une Oraison Funèbre de Madame la Dau-
 phine sa mère, il étoissoit de tendresse & de
 douleur, mais il ne pleuroit pas; il suc-

comba enfin, & tomba presque sans connoissance. Quand on lui eut dit que les larmes en cette occasion eussent été une marque de sensibilité, non de foiblesse, il se soulagea par des torrens de larmes. Disons aux enfans de ne pas pleurer sur eux-mêmes, mais disons aux enfans, aux jeunes gens, à tous les hommes, de pleurer sur leurs semblables, répétons-leur sans cesse ces vers délicieux :

Laisse couler tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre;
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!

Ce jeune Prince emporté, qui autrefois battoit ses Domestiques, étoit tellement changé, qu'il n'avoit plus de repos quand il lui étoit échappé un mot dont quelqu'un pouvoit être blessé; il alloit chercher alors celui qu'il croyoit avoir offensé; &, quel qu'il fût, il lui demandoit pardon. Un jour, un de ses garçons de la Chambre, couché auprès de lui, l'exhortoit à s'endormir: *Eh, le puis-je ?* lui dit le Prince, *si vous ne me pardonnez ce que j'ai eu le malheur de vous dire ce soir ?*

L'Histoire de M. le Duc de Bourgogne est inséparable de celle de M. de Fénelon; aussi les époques principales de la vie de ce Prélat sont-elles rapportées ici, & la correspondance que, depuis sa disgrâce, il entretenoit avec son Élève, malgré les défenses de

Louis XIV, n'est pas un des moindres ornemens de cet Ouvrage, & n'étoit pas un des moindres appuis de la vertu du Duc de Bourgogne.

Quelques Historiens modernes, en convenant des excellentes qualités naturelles & acquises de ce Prince, de son amour sévère pour l'ordre & la justice, de son amour tendre pour le peuple, de son affabilité généreuse à l'égard des Soldats, de son application aux affaires, de son exactitude scrupuleuse à remplir tous ses devoirs, enfin de la perfection morale où il étoit parvenu en tout genre, ont paru douter de ses talens militaires. Ce doute a pour excuse naturelle la nécessité de prononcer entre le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme, dans la campagne de 1708, & d'en attribuer les désastres à l'un ou à l'autre. La réputation de M. de Vendôme, ses succès, la manière dont il rétablit les affaires désespérées de Philippe V en Espagne, une sorte de faveur populaire que son opposition même au Duc de Bourgogne & au parti de la Cour lui avoit valu, la jeunesse du Prince, son inexpérience présumée, tout concouroit à faire donner la préférence à M. de Vendôme & à faire rejeter sur le Prince les fautes & les malheurs de cette campagne. Les Mémoires du Maréchal de Berwick, qui ont paru depuis quelques années, nous ont déjà disposés à remettre la chose en question, & à concevoir que l'inapplication, la négligence &

la paresse connues de M. de Vendôme, dans les détails du commandement, pouvoient être une compensation funeste des traits de génie & des coups de Maître dont il devenoit capable dans l'occasion.

Le Duc de Bourgogne, par un trait qui peint son caractère & son amour pour la paix, avoit opiné dans le Conseil contre l'acceptation du testament de Charles II, & le testament ayant été accepté contre son avis, il devint le plus zélé défenseur des droits de son frère. L'Auteur de cette Histoire s'attache sur-tout à mettre dans un beau jour les talens militaires de son Héros, parce que ces talens ont été contestés. Si ce Prince, dit-il, a mérité deux différens genres de gloire, est-ce lui rendre justice que de ne lui en accorder qu'un ?

En 1702, M. le Duc de Bourgogne, commandant en Flandres, poussa les ennemis jusques sous le canon de Nimégue, & eut plusieurs avantages.

Dans la campagne de 1703, commandant en Allemagne, il assiégea Brisach. M. de Vauban, qui avoit fortifié cette place, lorsqu'elle appartenoit à la France, avoit la direction des travaux qui se faisoient alors pour la reprendre. " Il faut, M. le Maréchal, " lui dit le Prince, que vous perdiez nécessairement votre honneur devant cette " place. Ou nous la prendrons, & l'on dira " que vous l'aviez mal fortifiée, ou nous " échouons, & l'on dira que vous m'avez

» mal secondé. On fait assez, Monseigneur ;
 » répondit Vauban, comment j'ai fortifié
 » Brisach ; mais on ignore si vous savez
 » prendre les villes que j'ai fortifiées ; &
 » c'est de quoi j'espère que vous convain-
 » crez bientôt le Public. Brisach se rendit le
 » 7. Septembre.

Lorsqu'en 1707, le Duc de Bourgogne fut chargé de défendre la Provence, attaquée par le Duc de Savoye, son beau père : « Eh bien, dit-il à la Duchesse de Bourgogne, aurez vous le courage de prier Dieu pour un mari qui va combattre contre votre père ? priez du moins pour l'un & pour l'autre. » La Princesse ne lui répondit que par ses larmes. » Le Duc de Savoye leva le siège de Toulon, & se retira précipitamment.

D'après ces succès du Duc de Bourgogne, d'après l'autorité du Maréchal de Berwick, d'après beaucoup de circonstances, on peut au moins douter que les malheurs de la campagne de 1708 doivent être imputés au Duc de Bourgogne. L'Auteur de sa vie, qui ne perd pas une occasion de réfuter M. de Voltaire, trouve jusqu'à dix-huit fautes, qu'il appelle un peu durement *faussetés*, dans le seul récit de l'enlèvement du Marquis de Bérighen sur le chemin de Versailles. Dix-huit erreurs ! c'est beaucoup, & il nous semble que l'Auteur presse un peu la mesure dans l'énumération qu'il en fait, il nous

semble qu'il aime un peu à trouver des erreurs dans M. de Voltaire.

C'est encore pour retuter M. de Voltaire, que M. l'Abbé Proyart établit, avec le P. Griffet, que *l'homme au masque de fer*, mort le 19 Décembre 1703, & non 1704, comme le dit M. de Voltaire, étoit le Comte de Vermandois. La plus grande preuve qu'il en rapporte, est que le prisonnier, enterré à S. Paul, est nommé, dans le registre des Sépultures *Marchiali*, nom dans lequel on trouve ces deux mots, l'un latin, l'autre françois, *hic Amiral!* Or, le Comte de Vermandois étoit Amiral de France; mais M. l'Abbé Proyart suppose que le Lecteur a présentes à l'esprit les autres preuves alléguées par le P. Griffet, & qu'il indique sommairement.

Les Écrits de M. le Duc de Bourgogne sont bien propres à faire cherir & respecter sa mémoire, & à faire regretter qu'il n'ait pas régné :

Nimum vobis Romana propago

Visa potens, superi, propria hac si dona fuissent.

Les détails dans lesquels il entre sur la Guerre, sur les Finances, sur toutes les parties de l'Administration, sont à la portée de tout le monde, & peuvent encore instruire les Administrateurs les plus éclairés; tous ses principes sont lumineux & vertueux: voilà la vraie politique.

« Qu'importe, dit-il, qu'on parle d'un

Roi, si ce n'est pas pour en dire du bien ? Qu'importe qu'on dise qu'il a fait la loi à l'Univets, si l'on ne dit pas encore qu'il a fait le bonheur de ses Sujets ?... La gloire d'un Roi est dans la force de son âme, & la bonté de son cœur. Le Roi le plus aimé sera toujours le plus puissant.

« C'est, dit-il ailleurs, un système de conduite réfléchi chez certaines gens en place, de s'appliquer à se rendre nécessaires. Ils craignent tout mérite qui approcheroit du leur, & qui pourroit le suppléer. Non-seulement ils ne veulent initier personne à la connoissance des grandes affaires, mais ils prétendent encore que l'embarras de trouver leurs pareils les fasse regretter après leur mort. C'est ce que j'appelle un monopole de talens plus préjudiciable à l'État, & non moins punissable peut-être que celui qui s'exerceroit dans le trafic des denrées de première nécessité. La politique d'un Roi doit être de combattre cette politique intéressée du particulier, qui attente en quelque sorte à son autorité, en voulant s'en rendre le Ministre unique & nécessaire.

Dans un autre endroit, « il s'élève contre ces caractères ardens, toujours prêts à conclure pour les partis violens, qui ne cessent de dire à un Roi qu'il est Roi, sans jamais lui rappeler qu'il est père. »